Document generated on 05/09/2025 9:32 a.m.

Documentation et bibliothèques

De Bonville, Jean, dir. *La presse québécoise de 1764 à 1914. Bibliographie analytique*. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1995, xix, 351 p.

Jocelyn Saint-Pierre

Volume 43, Number 3, July–September 1997

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1033032ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1033032ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (print)
2291-8949 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Saint-Pierre, J. (1997). Review of [De Bonville, Jean, dir. *La presse québécoise de 1764 à 1914. Bibliographie analytique*. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1995, xix, 351 p.] *Documentation et bibliothèques*, *43*(3), 155–156. https://doi.org/10.7202/1033032ar

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

De Bonville, Jean, dir. ***La presse québécoise de 1764 à 1914. Bibliographie analytique****. Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1995, xix, 351 p.*

Le domaine de la presse québécoise a longtemps été ignoré par les chercheurs et les chercheuses. La plupart pourtant l'ont utilisée comme source d'information, mais très peu l'ont étudiée pour elle-même. Dans les années 1960, quelques précurseurs tracent la voie. Le premier est Jean Hamelin. Il a produit avec André Beaulieu et d'autres, un répertoire de la presse unique au Québec et dont la première édition remonte à 1965. Aux cours des années 1970, Claude Galarneau, qui s'est intéressé à l'histoire socioculturelle du Québec, a lui aussi abordé le monde de la presse par le biais de ses recherches sur l'imprimé. Cet héritage a été repris par une dizaine de chercheurs dont Jean de Bonville.

Une des premières tâches pour les historiens et les historiennes de la presse, après avoir dressé un inventaire des titres, consistait à produire une bibliographie de la documentation, à dresser un bilan de la recherche et à déterminer les champs à explorer. Jean de Bonville, à la fois bibliographe et historien, et de surcroît spécialiste des médias, était la personne toute désignée pour mener à bien l'entreprise. L'objectif de l'équipe - un tel travail ne saurait se faire qu'en équipe - dont de Bonville est l'âme dirigeante, à l'origine de cette bibliographie, était de rendre compte de la complexité et du caractère organique de la presse afin d'orienter la recherche hors des sentiers battus.

On avait l'habitude de dire que les sources en histoire de la presse étaient rares comparativement aux autres secteurs de la recherche historique. Le présent recueil vient mettre un bémol à cette affirmation. Pour la seule période de 1764 à 1914, les auteurs ont considéré au-delà de 5 000 documents ou références bibliographiques. Les bornes chronologiques sont la naissance de la presse et la Première guerre. Les 150 années sont dominées par l'écrit puisque les autres médias, le cinéma et la radio, ne font leur apparition qu'à la fin de la période. Le corpus documentaire a été réuni à partir de deux grandes catégories de documents. La première comprend les études récentes ou anciennes sur la presse puisées dans les catalogues de bibliothèques, les bibliographies (bibliographies d'études régionales, bibliographies générales, bibliographies sur la presse et le journalisme, bibliographies de mémoires, de thèses ou autres travaux de recherche, bibliographies de groupes de recherche, de chercheurs), les index de périodiques spécialisés, les journaux, les revues, les ouvrages, les bases de données bibliographiques. La deuxième regroupe les écrits témoignant des conditions de production de la presse et de la pratique du journalisme parus entre 1764 et 1914. Ils ont été identifiés à partir des index de journaux et en dépouillant les périodiques eux-mêmes à l'aide d'un échantillonnage (une quarantaine de journaux et une quinzaine de revues) construit en fonction de leur longévité, de leur importance selon les chercheurs, de la presse régionale, de la presse anglophone et des numéros anniversaires. La collecte des documents s'est arrêtée en décembre 1991. Sans être exhaustive, la base de cette compilation nous apparaît très solide et parfaitement crédible.

La moitié de ces références, 2 300 (ne serait-ce pas plutôt 2 030?), ont été retenues en fonction d'une dizaine de critères dont l'intérêt du document pour l'histoire de la presse (ce document devait porter exclusivement sur l'histoire de la presse, être généralisable à l'ensemble de la presse et porter sur la période abordée) et la fréquence des thèmes. Les textes polémiques, les comptes rendus de documents consultables ailleurs, les documents d'auteurs étrangers publiés à l'origine à l'étranger ainsi que les écrits des artisans ne portant pas sur leur carrière dans le monde du journalisme ont été écartés.

Chaque notice comprend un numéro d'ordre, les éléments de description bibliographique habituels (auteur, titre, lieu d'édition, éditeur, année d'édition et pagination) et surtout une analyse commentée. Ce dernier élément, qui en fait aussi l'originalité, est l'essence même de ce répertoire. Grâce à cette composante indispensable, cette bibliographie a une âme. Les auteurs des notices peuvent être identifiés car leurs initiales apparaissent à la fin de chacune d'elles. Les noms qui y correspondent se trouvent dans la liste des collaborateurs à l'endos de la page de titre.

L'ensemble des notices est présenté dans une mise en page claire. Elles ont été regroupées en sept catégories inspirées du paradigme de Lasswell, le célèbre «*Who says what, in which channel, to whom, with what effect?*»: généralités (322 notices), artisans (732), conditions de fabrication (210), contenu (358), propriété intellectuelle et contrôle du contenu (218), public (107), rôle et influence de la presse (83). Chaque section est divisée en sous-sections. Pour faciliter la tâche de l'usager, cinq tables ont été dressées: index des sujets, index chronologique, index des auteurs, index des monographies et index des périodiques. Les notices de cette bibliographie proviennent d'une base de données sur l'histoire de la presse. On peut l'acquérir en s'adressant à Jean de Bonville au Département d'information et de communication de l'Université Laval. La plupart de ces notices ont été versées dans *Médiadoq*, base de données diffusée sur disque optique.

Le reproche que l'on pourrait faire à cette bibliographie est de tout mettre sur le même pied, les études, les articles de journaux ou de revues et les publications elles-mêmes, de confondre le bon grain et l'ivraie. Grâce au classement chronologique des notices, on parvient à distinguer les articles des études, celles-ci étant placées à la fin. Heureusement, l'analyse commentée permet une sélection rapide. La cueillette dans les journaux et revues n'a pu être exhaustive. On comprendra facilement pourquoi avec un seul exemple: *La Minerve*, publiée de 1826 à 1899 fait plus d'une cinquantaine de bobines de microfilm, près de deux kilomètres de microfilm à dérouler. C'est dommage que cela ne soit pas possible, car la presse demeure une source inépuisable d'informations sur la société québécoise mais aussi sur la presse elle-même. Ces informations sont éparpillées. Il faut les glaner patiemment ici et là, souvent au hasard d'une recherche. La récolte est de valeur inégale; elle doit toujours être soumise au regard critique de l'historien ou de l'historienne. Souhaitons que cette bibliographie soit complétée par l'ensemble des chercheurs et des chercheuses qui

pourraient l'alimenter au fur et à mesure de l'avancement de leurs travaux. D'ailleurs, le directeur nous invite à lui signaler les erreurs, les oublis ou les omissions lesquels seront intégrés dans la base de données.

On déplorera l'absence de références aux fonds d'archives de presse et d'archives judiciaires, aux publications officielles (notamment les débats parlementaires d'époque ou reconstitués et les comptes publics; deux sources d'une richesse insoupçonnée) d'autant plus que les auteurs voulaient retenir «*tous les textes susceptibles d'éclairer notre connaissance de la presse*». Ces éléments figuraient sans doute dans la première phase de la sélection, mais ils n'ont pas été retenus par la suite.

Comme Jean de Bonville, il nous faut déplorer l'absence d'engouement pour l'histoire de la presse qui demeure inexplicable lorsqu'on jette un coup d'oeil sur la production américaine, britannique ou française et même canadienne-anglaise. En répartissant les notices, on constate que les parents pauvres de l'histoire de la presse sont son rôle, son influence et son lectorat. Le champ des monographies (il y a quelques exceptions) est à cultiver: évolution des techniques, prosopographie des artisans de la presse, synthèse générale, études de contenu, étude de la mise en page, étude de l'écriture de presse, etc. Mais on n'en est pas encore là et il nous manque des instruments de recherche de base: un inventaire des fonds d'archives, un guide de recherche en histoire de la presse, une chronologie, des recueils de textes, un répertoire de journalistes, etc. Heureusement, il y a cette bibliographie, mais elle s'arrête à 1914. À quand la suite? Cet effort est une invitation aux apprentis chercheurs ou chercheuses à explorer l'histoire de la presse, «*un domaine de recherche fascinant, au confluent de toutes les préoccupations historiographiques*». En étudiant la presse, ce miroir d'une société, on touche à l'évolution des techniques de communication, à l'activité économique, aux idéologies, à la culture, à la politique, aux sports, bref à tous les secteurs d'activité humaine. Cette bibliographie constitue donc un ouvrage essentiel, indispensable et qui peut servir de modèle.

Jocelyn Saint-Pierre
Responsable de la Reconstitution des débats
Bibliothèque de l'Assemblée nationale
Québec

Martin, Henri-Jean. ***Histoire et pouvoirs de l'écrit.*** *Avec la collaboration de Bruno Delmas. Paris: Albin Michel, 1996. xxi, 536 p. (Bibliothèque de l'évolution de l'humanité, 19)*

En 1958, Henri-Jean Martin publiait *L'apparition du livre,* un ouvrage devenu classique et dans lequel il étudiait le livre imprimé comme objet d'histoire et «ferment» de pensée et de civilisation. Ayant consacré toute sa vie à l'histoire de la communication écrite, l'auteur livre ici la synthèse d'un vaste champ d'études.

Le livre est une réédition en format de poche (la première édition est de 1988) actualisée jusqu'en 1996 par la préface et par un texte de Bruno Delmas. C'est un riche dossier sur l'évolution et le pouvoir civilisateur de l'écriture sous toutes ses formes des origines à nos jours. Le titre, comme le propos, sont ambitieux. Historien du livre, l'auteur sait que la genèse de l'écrit est la source même de toute histoire de la lecture. Il aborde donc la question de l'écrit comme un phénomène majeur de l'aventure humaine. Pour lui, la «matière à lire» est inscrite dans l'organisation sociale, culturelle et artistique des civilisations.

La communication écrite est chose relativement récente. Sur les quelque 500 000 ans de l'histoire humaine, celle de l'écrit n'occupe tout au plus que 5 000 ans. Pendant longtemps, l'écrit est demeuré le monopole des élites et des clercs et le phénomène des sociétés majoritairement alphabétisées ne remonte qu'à quelques générations et, dans bien des cas, à moins d'un siècle. Pour comprendre cette histoire à la fois ancienne et bien contemporaine, il faut faire appel à plusieurs sciences: l'archéologie, la sémiologie, la paléographie, la philologie, la linguistique, la psychologie, la sociologie, etc. Ce que n'a pas hésité à faire M. Martin au cours de sa longue carrière de chercheur.

Sur les dix chapitres que compte le livre, les quatre premiers relatent les débuts de la communication écrite avant l'apparition de l'imprimerie en Occident. On sait maintenant que les plus anciens pictogrammes sumériens représentaient des symboles préexistant dans les gestes et dans les formes de la nature. L'écrit rejoint ainsi les mentalités et les formes artistiques primitives. Puis, une lente symbiose des écritures phonétiques et idéographiques a produit les alphabets, outils essentiels à la mise en commun de la pensée écrite. C'est au cours du IIIe millénaire avant notre ère que les signes illustrant les chiffres et les lettres se sont suffisamment généralisés pour permettre un degré plus complexe de communication. Après l'Égypte et la Mésopotamie, la Grèce et la péninsule arabique donnèrent à l'écriture ses manifestations les plus achevées. En Orient, la Chine élabora, vers la même époque, sa codification alphabétique.

L'auteur étudie aussi l'évolution des techniques d'écriture: les instruments, les supports, les encres et les pigments. Pour que l'écriture progresse, il fallait élaborer une technique de l'apprentissage, d'où une histoire de la pédagogie de l'écriture et de la lecture. On découvre ainsi que notre lecture silencieuse n'apparaît que dans les monastères du Moyen Âge et que pendant des siècles, la lecture - maîtrise des mots - se faisait toujours à voix haute. La politique et le commerce n'ont pas tardé à utiliser l'immense potentiel de l'écriture: elle est devenue comptabilité, mémoire des lois et du droit, références et codes. L'écrit, en fixant les bases d'une révélation, a aussi permis l'éclosion des grandes religions du livre: le judaïsme, le christianisme et l'islam. L'écrit prend également des formes monumentales au fronton des temples et des palais, comme dans les nécropoles.

Après la chute de l'Empire romain, la civilisation de l'écrit s'est estompée. Mais le livre antique - le *codex* relié ou le *volume* enroulé - a conservé son prestige non seulement au sein de l'Église mais auprès des chefs et des rois barbares. La renaissance carolingienne du IXe siècle en est le meilleur témoignage. Au fil du temps, l'écrit a fait une place aux langues vulgaires de l'Europe qui ont adopté l'alphabet